



HAL
open science

L'apothicaire et le potier

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes

► **To cite this version:**

Henri Amouric, Lucy Vallauri, Jean-Louis Vayssettes. L'apothicaire et le potier. XLI Convegno della ceramica, May 2008, Savona-Albisola Superiore, Italie. pp.7-23. <halshs-00496523>

HAL Id: halshs-00496523

<https://shs.hal.science/halshs-00496523v1>

Submitted on 17 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

CENTRO LIGURE PER LA STORIA DELLA CERAMICA

ATTI

XLI

CONVEGNO INTERNAZIONALE
DELLA CERAMICA

*“UNGUENTA SOLIS. CERAMICA DA FARMACIA
TRA MEDIOEVO ED ETÀ MODERNA”*

ESTRATTO

SAVONA-ALBISOLA SUPERIORE, 30-31 MAGGIO 2008

L'APOTHIKAIRE ET LE POTIER: VASES DE PHARMACIE, PRODUCTIONS, COMMERCE ET USAGES EN PROVENCE/LANGUEDOC

S'agissant de vases dont la destination semble liée aux usages de la pharmacopée ancienne, nous ne possédons à ce jour, dans le Midi français, aucune attestation matérielle des formes archétypales de ces catégories d'objets. Leur origine, islamique, est très probablement à rechercher dans la Transoxiane du IX^e siècle. L'Égypte aux IX^e-XI^e s. a ensuite adopté au moins la forme de ce qu'il est de coutume d'appeler un albarello et, dans cette même mouvance, l'on trouve enfin l'Espagne d'Al Andalus dès l'époque califale, avec les découvertes de Medinat Al Zahra (*Le Vert et le Brun* 1995, n. 100 et 105, pp. 114 et 117).

Le vocable italianisé, albarello, est en lui-même évocateur, puisqu'il semble bien qu'il découle du persan El barani, transposition du nom du célèbre astronome et médecin al-Bîrûnî qui vécut entre 973 et 1050, laissant à la postérité de nombreux traités savants.

Le premier fragment peut-être attribuable à un vase d'apothicairerie importé de Syrie ou d'Égypte ayyoubide provient d'un contexte du début du XII^e siècle, issu de la très puissante abbaye de Saint-Victor de Marseille, port alors en relation étroite avec le monde méditerranéen des croisades. Il s'agit d'un élément de la panse d'une petite forme fermée, une sorte d'ampoule (?) ou de bouteille, en pâte siliceuse, sous glaçure interne et externe bleu turquoise à décor de triangles noirs (THIRIOT 1991, pp. 285-303, fig. 1.6, inv. 5955; *De l'Orient à la table* 1995, p. 30; JENKINS-MADINA 2006, profil 7, p. 174).

Alors même que la présence chrétienne s'efface dans l'orient méditerranéen, la fréquence des occurrences augmente sensiblement. Les découvertes archéologiques des XII^e-XV^e s. en témoignent dans tout le Midi français, d'abord dans les fouilles urbaines, Marseille, Montpellier, Avignon et tout autant dans les dépotoirs monastiques et des châteaux relevant des grandes familles de l'aristocratie provençale. Ces faïences syro-égyptiennes aux teintes célestes comprennent essentiellement des formes fermées, que l'on attribue traditionnellement à des vases de pharmacie, mais aussi des coupes à la fonction sans doute autre, peut-être seulement ornementale (*fig. 1*). En dehors de l'albarello, des formes de petites jarres et un rare pot à anse pourraient relever de l'équipement des apothicaires. La majorité de ces artefacts sont confectionnés en pâte artificielle, et sont revêtus de glaçure turquoise, à décor peint en noir et/ou en bleu, rarement polychrome et dans un seul cas – Narbonne – en lustre métallique. Il existe néanmoins, à partir du XIV^e siècle des formes apparemment en pâte calcaire ou argileuse de couleur rouge, avec une glaçure imitant l'aspect du céladon chinois.

Les deux points communs de tous ces vases sont un décor riche et complexe et des inscriptions, des eulogies, à la gloire de Dieu (*fig. 2*) se référant parfois directement ou indirectement aux vertus – revigorantes, voire aphrodisiaques – du produit contenu à l'intérieur du vase (SOUSTIEL 1985, pp. 228-229, n. 257).

La très grande beauté et rareté de ces objets ne fait que souligner leur rôle somme toute trivial d'emballage, mais, il est vrai pour des produits de valeur voire de luxe, qu'il s'agisse de confiture de rose de Damas, d'électuaires ou de compositions variées.

Dès le début du XV^e siècle au moins les sources écrites mentionnent cet usage. Ainsi un pot de terre de confiture de Damas est-il expédié de Montpellier à Paris le 6 septembre 1409.

A cette époque, cependant, il y avait déjà deux siècles que les marseillais, les montpelliérains et ensuite quelques autres avaient adopté, au moins la forme de l'albarello.

C'est dans les ateliers de Marseille Sainte-Barbe, dans la seconde moitié du XIII^e siècle,

qu'ont été confectionnées les premières copies de cette forme cylindrique spécifique, ici nettement inspirées de l'islam pour le profil, mais dont les décors relèvent, a contrario, du répertoire local de la faïence peinte en vert et brun. (AMOURIC *et al.* 1995, n. 229, p. 209, VALLAURI, LEENHARDT 1997, p. 267. 267, fig. 233, p. 314, fig. 275, n. 6).

A cette époque, aussi, une officine non localisée de Montpellier s'essaye à cette fabrication, réalisée toujours en argile calcaire avec la même bichromie. Deux exemples dans un puits de la ville présentent une composition identique en registres. (LEEHNARDT *et al.* 1999, p. 154, fig. 29, n. 1, 2; AMOURIC *et al.* 1995, n. 241, p. 213).

En revanche, les ateliers de Saint-Quentin-la-Poterie, au tournant du XIII-XIV^e siècle, ont utilisé des terres hautement réfractaires, mais ornées de motifs très complexes – de grandes fleurs de lys par exemple – se distinguant aussi par l'emploi d'une glaçure jaune à l'intérieur (Leenhardt *et al.* 1999, p. 153, fig. 28). De même période sans doute, de même origine et présentant une glaçure interne identique, un albarello a reçu une composition en frise verte et brune de palmettes encadrées de hampes pseudo-coufiques, lesquelles se réfèrent, semble-t-il, à une source d'inspiration islamique, puisée dans une région de l'Espagne déjà reconquise, Valence, peut-être? (fig. 3). (AMOURIC *et al.* 1995, n. 278, p. 223).

En avançant dans le XIV^e siècle, le Bourg des Oliers d'Avignon a transposé la forme de l'albarello dans des argiles alluviales du Rhône, qui portent désormais des ornements géométriques communs à la vaisselle de table et aux carreaux de sol des demeures pontificales et cardinalices (fig. 4) (AMOURIC *et al.* 1995, n. 305, p. 231).

Le statut de producteur des régions méridionales, même s'il s'agit de produits très rares, sinon exceptionnels, n'empêche pas bien évidemment, la poursuite des importations, cette fois d'origine surtout européenne, espagnoles au premier chef, et dans une moindre mesure italiennes. Les découvertes archéologiques, mais aussi la conservation des vases dans les apothicaireries provençales et languedociennes, le prouvent à l'environnement, et les sources écrites corroborent ce fait au moins en ce qui concerne les arrivages de la péninsule ibérique.

La présence de fragments d'origine catalane, d'un type proche de celui des prototypes retrouvés dans l'église des Carmes de Manresa est diffuse dans le Midi français, pour le tout début du XIV^e siècle (*Le Vert et le Brun* 1995, n. 183, p. 179). Les textes du XV^e siècle et au moins une paire de vases de la pharmacie de Carpentras, à décor de palmes moulées combinant un émail blanc sous un émail bleu, attestent ensuite d'importations barcelonaises, très proches, dans ce dernier cas des pots «regalat» de la capitale catalane (DESNUELLE 1988, p. 38) (fig. 5).

L'inventaire de l'apothicaire d'Aix-en-Provence, Jean Salvatoris, daté de 1443 mentionne ainsi: «Item XXX septem pitalphos sive potos operis cathalonie; Item undecim parvos potos operis predicti ad tenendum conservas» (AD13 AIX 307 E 23, f. 143, 20 août 1443, Confirmation de tutelle pour Jehannona veuve de Jean Salvatoris, feu apothicaire d'Aix). Un autre texte concernant cette fois Jean Raynerii, aussi apothicaire d'Aix, mais en 1466, signale, pour sa part, des pots peints de bleu: «Item octo pitalphos terre depictos de percico ad tenendum opiatos», après des pots peints de vert «Item novem pitalphos terre depictos de viridi ad tenendum opiatas et conservas citri et metridat», dans une boutique où sont présents d'autres vases bien identifiés comme valenciens. S'agit-il de fabrications catalanes?, ou d'autres faïences, pour les pots bleus, sachant que les verts pourraient bien être des verts et brun de Barcelone (AD13 AIX 307 E 65, 24 octobre 1466, Inventaire de la boutique Jacques Raynier apothicaire d'Aix).

Dans cette même pharmacie de Carpentras, sont également conservés deux vases sphériques à quatre anses en «pisa daurada» moulés probablement de Valence (Manisès) qui représentent l'autre source d'approvisionnement ibérique des apothicaires provençaux et lyonnais (ROSE-ALBRECHT 2002, pp. 97, 228-230).

Une chevrette et un pot de la pharmacie de Pont-Saint-Esprit au beau décor bleu et lustre de fleurs et de feuilles de persil (*fig. 6*) représentent deux – sur 17! dans la pharmacie – des nombreux exemples, encore conservé in situ de ces produits de qualité qui abondent aussi dans les inventaires d'officines sous l'appellation de pots de «Valenssia, Valance etc...». En 1466, chez Jacques Raynier d'Aix, la mention de «duodecim boetas depictas valencianas superdeauratas» est équivoque en ce que ces boîtes ne correspondent pas à une forme bien identifiée (AD13 AIX 307 E 65, 24 octobre 1466, Inventaire de la boutique de Jacques Raynier apothicaire d'Aix). En 1492, à Avignon, chez un autre pharmacien, l'on dénombre «Pos de conserves de Vallense, n. VII»; «Item plus un grand pot vert sbrecat que y avie de conserve rosarum, hobrage de Vallensa», et enfin «Un pot de Vallensa per conserve». Les premières décennies du XVI^e siècle voient une situation inchangée. Un état d'apothicairerie aixoise de 1506 enregistre plus de 59 pièces de Valence pour un total de plus de 96 pots de céramiques «Plus III dozenes de pous valenssians per tenir cosmes (dessus ellectuaires) tenens III L les uns et les autres I L

Plus cabretes de Valensia longues de una manelle tenens IIII L la pessa

Plus un pot valensian de quatre manelles tenent II L

Plus II cabretes valensians luna bona et lautra bercada au col ambe cubesel

Plus XX pous valensians et de terre de pays tenens IIII L o en viron per tenir unguens de que nya ung redon au miech que tent X L (AD13 AIX 308 E 900, f. 281, 6 février 1506, Inventaire d'apothicaire d'Aix).

Une merveilleuse et rarissime représentation d'un de ces vases précieux en contexte régional, nous est donnée par Enguerrand carton, dans sa Pietà de Villeneuve-lès-Avignon, panneau peint vers 1440, qui montre Marie-Madeleine tenant un albarello à décor de feuillages en bleu et lustre.

Il en va de même sans doute à peu-près dans toutes les pharmacies méridionales à la fin du Moyen Age et au début du XVI^e siècle. On trouve ainsi, dans l'officine de Jean Tardieu de Tarascon en 1529 «Et primo cabretos de Vallensia bones et sufisentes numero seze...XVI

Plus potz per composition de la sorte de sieys liavres de Vallension bons et suffisiens numero doze...XII, Plus potz per conserves de la sorte de quatre liauvres de Vallensia bons numero vintung...XXI

Plus potz dyto sorte que son ung pauc taras cinq.....V

Plus potz de lasorto de tres lioures de Vallensio bons numero dosze.....XII»

(AD13 395 E 279, f. 15 v., Inventaire de l'apothicairerie de Jean Tardieu 24 novembre-4 décembre 1529).

En 1532, mais cette fois à Nîmes, un acte de location d'officine comprend un énumération des ustensiles donnés à bail. Parmi ces derniers se trouvent: «IX cabretas de Valence ambe los cobers entiers; item XII potz de Valence pour tenir conserves» (AD 30, 2 E 36/96 f. 4, le 04/04/1532: arrentement de Christophe Aubert, bourgeois, à Jean Lubac, apothicaire de Nîmes).

A Berre en 1547 encore, se trouvent chez bernabe Barquet: «Item six cabretes de Vallance et tres potz de Vallance (AD13 AIX 310 E 163, f. 61, 3 avril 1547).

De même l'inventaire d'une apothicairerie de Carcassonne, en 1597, signale un grand nombre de vases de «mélique», «cabrettes», «potz longs», «potz pour les pillules» ou «vazes», voisinant avec des pots verts ou des «cabrettes verdes» (SARCOS, MULLOT 1912)

La beauté de ces objets en fit parfois des présents de qualité destinés aux grands de ce monde, comme contenant de savoureuses douceurs toutefois. Ainsi, la ville d'Avignon fit présent à la Sénéchale de Beaucaire et de Nîmes à l'occasion de sa première visite, en 1506, de différentes confitures contenues dans 6 pots de Valence (Médiathèque Ceccano, Avignon, Ms 1587, Mars 1506, Archives Communales d'Avignon, Volume 12, f. 187//).

La ville d'Aix fit de même puisque en 1539, son trésorier paie «A Me Rostang de Greux deux florins et six soulx a luy deus pour avoyr bayller ung pot de confiture de Valence...» (AC AIX CC 456, f. 22, 1539)

Les exemples archéologiques se multiplient maintenant, surtout dans les contextes du début du XVI^e siècle, parfois associés avec des faïences italiennes.

Un château de l'arrière-pays marseillais – Roquevaire – a ainsi livré un pot en bleu et lustre de Valence, un autre en faïence polychrome à décor d'œil de plume de paon de Montelupo et un bleu sur bleu figure de petite taille (*fig. 7*) (AMOURIC, RICHEZ, VALLAURI 1999, figg. 115, 123).

Les découvertes de provenance transalpine sont par ailleurs assez nombreuses pour le XVI^e siècle. L'épave de la Lomellina, bateau génois coulé en 1516 dans la rade de Villefranche recélait au moins quatre albarelli en majolique, dont un, mieux conservé, au décor d'arabesques divisé en compartiments, bleu d'un côté, jaune de l'autre. Le chargement d'une nef ligurienne (?) échouée à l'Île Rousse en Corse, comportait un assemblage important de vaisselles de Ligurie, dont une belle série de petits albarelli peints de fleurs bleues, peut-être destinés à une apothicairerie (AMOURIC, RICHEZ, VALLAURI 1999, figg. 140, 143).

Doit-on rapprocher de ces découvertes certaines mentions écrites qui font état de pots de Pise ou de Pize, désignation ambiguë, qui fait selon les cas références à des poteries italiennes (de provenance dans ce cas incertaine...la Toscane au sens large?) ou à des faïences sans attribution d'origine, le mot étant ici la reprise du terme catalan *Piso* qui désigne le genre faïence à cette époque. A Tarascon, en 1529, il est fait état de «...potz de Pysso tenen hueys lioures bons numero tres.....III...potz de Pise de tres lioures numero sept...VII» (AD13 395 E 279, f. 15 v., Inventaire de l'apothicairerie de Jean Tardieu, 24 novembre-4 décembre 1529); à Berre, en 1547 il s'agit de «six potz de Piso...» (AD13 AIX 310 E 163, f. 61, 3 avril), peut-être des majoliques transalpines. La question est beaucoup plus ouverte avec les mentions du XVII^e siècle dont les inventaires arlésiens donnent un bon échantillonnage: «Plus vingt cinq potz de terre pize servant aux conserves eletuaires et graisses

Plus seze autres potz de pize servant au mesme usage

Plus six potz de terre pize servant aux sirotz

Plus quinze autres potz de terre pize servant au mesme usage qui sont rompeus

Plus cinq autre potz de terre pize rompeus

Plus vingt sept petitz potz terre pise servant aux pillules et trochisques»...dans la boutique de Pierre Astier, apothicaire paroisse Saint Julien d'Arles, en 1659 (AD13 AIX VB726, f. 102, 23 janvier); une seule «Une coupe monstre de Pize», chez Antoine Dubyé, Me apothicaire, paroisse Sainte Croix d'Arles en 1665 (AD13 AIX VB727, f. 149, 18 juillet);

«Dix petit pots pizee...

Plus trante potz pizee servant aux pesleures (?)

Plus autre huit potz pizee

Plus douze pots avec leur bouchon pizee

Plus trente pots rond pizee

(Cabinet)»

«Six pots de pizee...», en 1693, chez Pierre Francillon, apothicaire, paroisse Sainte Croix (AD13 Aix VB731, f. 687, 11 septembre)

Les collections publiques et privées recèlent aussi quantité de splendides vases de montre, dont l'origine est parfois difficile à établir précisément, et c'est là un enjeu de recherche de première importance. S'agit-il de véritables contenants toscans ou de réalisations languedociennes (atelier Sigalon de Nîmes, de Pézenas, de Montpellier)? Quelques analyses réalisées ont ainsi semé la confusion, reclassant par exemple en Montpellier des produits considérés comme italiens de la pharmacie de Lodève (*fig. 8*). Les attributions, science approximative, ont aussi donné à Sigalon des albarelli de Carpentras dans le goût renaissance italien (*fig. 9*).

D'autres artefacts de même inspiration furent vraisemblablement fabriqués à Lyon (*fig.* 10), il est vrai par des ligures et des toscans. C'est également à la capitale rhodanienne qu'appartenaient des vases encore présents dans la boutique aixoise de Joseph Mille, en 1638. Compte tenu de la longévité de ces pièces de choix, il n'est pas impossible que les «13 autre potz longz et chevrettes terre de Lyon...», qui y étaient conservés eussent été des majoliques dans le goût italien (AD13 AIX 303 E 361, non folioté (fin du registre) 12 juillet 1638).

La complexité du contexte des dernières décennies du XVI^e et du début du XVII^e siècle est grande et il semble bien qu'il ya ait eu un jeu d'échanges en tous sens que nous percevons mal. Ce qui est certain c'est que Nîmes fut un lieu de production de pots de pharmacie émaillés polychromes sur le modèle des majoliques italiennes, comme l'attestent, et les sources écrites – lesquelles prouvent une diffusion certaine – et les objets retrouvés, ici ou là, mais cela n'empêcha pas que l'on en ait acquis ailleurs au cours de la même séquence chronologique. En 1585, par exemple, Antoine Sigalon, dont on sait qu'il maîtrisait les «façon de pize figurées et à façon d'argent» cède à Balthazard Ollivier apothicaire de Nîmes un important ensemble de vases comprenant «troys douzaines et demye de cabrettes avec leur couvercle, troys douzaines et demye de grands pots pour compositions avec leur couvercle à raison de sept francs la douzaine; deux douzaines de pots moyens avec leur couvercles à raison de trois francs et demy la douzaine; troys douzaines pots pour pilules avec leur couvercle à quatre francs la douzaine; six coupes de monstre à vingt quatre sols pièce et troys dorques pour confitures à cinquante sols pièce, revenant le tout à ladite somme de soixante treize francs quatorze sols tournois» (AD 30, 2 E 37/73 f. 185 THUILE 1943, p. 11).

Est-ce lui, ou ses neveux de la famille Paris qui a fourni par exemple les «deux petits pots poterie de Nismes», trouvés en 1631 chez Bernard Bathelier, apothicaire de l'Isle sur Sorgues? (Médiathèque Ceccano, Avignon Ms 5486, Isle sur Sorgues 1631).

Ce qui est certain en revanche, c'est que certains membres au moins de la dynastie des Paris faisaient des vases d'apothicairerie. Pierre Paris a ainsi confectionné et vendu des vases à un apothicaire d'Aix, en 1624: «Sire Pierre Paris, poutier de terre, habitant de la ville de Nismes confesse avoir reçu de Me René de Mille, Maistre apothicaire de la ville d'Ayx-en-Provence, absent, par M. Joseph de Pille, docteur et advocat en la cour du parlement d'Aix, la somme de vingt quatre livres, pour reste et entier payement du prix des potz, chevrettes avec leurs couvercles, troys vases à tenir fleurs, deux grands pots avec leurs couvercles et deux grandes coupes que ledit Paris devoit fère suivant sa promesse qu'il avoit faite audit sire Mille [...] comme de même ledit sieur Pille au nom de sondit beau-père a quitté et quitte ledit Paris de quarante pots de composition et trente neuf chevrettes sans couvercle, lesquels couvercles, ensemble deux grands pots avec leurs couvercles et trois vazes à fleursque ledit Paris a promis et se charge fère randre à ladite ville d'Ayx à ses despans d'aujourd'huy en un mois prochain, à peyne de tous despans, dommages et inthérests, saulf que sy pour le port desdites marchandises ledit sire Mille sera tenu payer les caisses [...]» AD 30, 2 E 39/52 f. 275, 10/09/1624. Il s'agit probablement, le plus souvent, de véritable travail à façon, «à prix-fait» *pretium factum* comme l'on dit dans le Midi français. La commande passée en 1639 par Louis Martinet est de ce type: «...Loys Martinet maistre apothicaire habitant de Nymes lequel de son gré a blailhé à faire par prisfait à sire Pierre Paris, potier de terre habitant dudit Nymes, présent et acceptant sept douzaines potz de terre toutz vernissés avec vernis blanc luizant pareils et semblables à ceulx que ledit Paris a faitz pour leur sieur [Faucilhon*] haussy maistre apothicaire dudit Nymes, et de y metre les escripteaux suyvant le rolles que ledit Martinet luy bailhera. (AD 30, 2 E 39/68 f. 256).

A côté de ces fabrications très luxueuses, existaient en nombre sans doute important des séries plus modestes en terre émaillée monochrome, vernissée sur engobe ou encore en terre brute.

La plus étonnante production est sans conteste celle d'un atelier de Montpellier daté du XV^e siècle qui produit simultanément des albarelli et piluliers en terre calcaire recouverts d'émail turquoise à l'extérieur et vernissée en jaune à l'intérieur et des séries sans revêtement cuites en oxydation mais aussi en réduction, donc en gris/noir (fig. 11). Il est extravagant d'imaginer que ces tristes objets aient pu assombrir l'éclat des apothicaireries montpelliéraines et elles étaient probablement destinées au transport des remèdes délivrés aux patients, voire à des hospices (VALLAURI, GUIONOVA 2008, p. 121, figg. 5, 6 et p. 124, figg. 6, 8).

Quatre ou cinq exemplaires d'objets vernissés, albarelli à décor incisé en jaune, ou piluliers monochromes, jaune, brun ou vert ont aussi été remontés lors de la fouille sous-marine de la Lomellina. Si ces derniers artefacts semblent bien d'origine ligurie, les inventaires d'apothicaireries provençales énumèrent aussi des vases et pots «verts», et ce dès le XV^e siècle, qui furent soit des importations italiennes ou espagnoles, soit des productions régionales dont l'origine géographique reste à établir. En 1466, ce sont «...decem pitalphos magnos viridis dictos unguentier...» à l'origine incertaine (AD13 AIX 307 E 65).

24 octobre 1466, Inventaire de Jacques Raynier apothicaire d'Aix); en 1492, à Avignon «Pos vers tant grans come petis, n. VIII: S. VI» qui relèvent de la même ambiguïté (AD84 Etude Martin, Etendu de Jean de Gareto, 1492, f. 286-292, 27 juin 1492, Inventaire de la boutique de pharmacie louée par Michelé Fournier à Jacques Chanut; Edité dans Pansier Histoire de la langue provençale à Avignon, p. 238...); en 1506, les «VIII pous vers desus per tenir unguens tenens V L la pessa» sont dans le même cas de figure (AD13 AIX 308 E 900, f. 281, 6 février 1506, inventaire d'apothicaire d'Aix). A Tarascon, en 1529, Jean Tardieu possédait au moins 24 de ces «potz vers» de tailles diverses.

A n'en pas douter une partie de ces céramiques communes au beau vernis vert de cuivre furent confectionnées en Uzège et en particulier à Saint-Quentin-la-Poterie pendant tout les XVI^e et XVII^e siècles et tout aussi certainement dans la vallée de l'Huveaune, au milieu et dans la deuxième moitié du XVII^e siècle (LEENHARDT 1995, fig. 135; fig. 141; AMOURIC, RICHEL, VALLAURI 1999, p. 99, figg. 212-213). Il y a ainsi dans le magasin de Jean Tardieu en 1529, au milieu d'une foule de pots valenciens «olieros per tenir les olles obrage de Scant Quintin bons numero vint...XX» (AD13 395 E 279, f. 15 v., Inventaire de l'apothicairerie de Jean Tardieu, 24 novembre-4 décembre 1529).

Les formes d'albarelli miniatures – correspondant sans doutes à des piluliers – sont cependant largement dominante.

Il existe également des pots jaspés «jaspats» repertoriés dans l'inventaire de l'Isle sur Sorgues de 1631, qui ont pu appartenir soit à la catégorie des «marmorizate» pisanes, soit à leurs interprétations provençales, venant des ateliers de l'Huveaune ou de la région de Moustiers.

Les «terres de pays», dont nous ignorons ce qu'elles furent une fois de plus, ne sont pas absente des sources écrites qui entretiennent notre perplexité. Elles sont signalées en 1506, à Aix-en-Provence «Plus V petis pos de terre de pays tenent en viron III L la pessa per tenir unguens» (AD13 AIX 308 E 900, f. 281, 6 février 1506). Mais plus encore, ce sont les mentions de terres de Beaucaire et de Tarascon qui constituent une énigme irritante. Dès 1443, il est question à Aix de «Item duodecim potz terre operis tarasconis tam bonos quam fractos», à Avignon en 1492, ce sont des chevrettes grandes ou petites qui sont réputées en provenir «Cabres de Tarascon, tant grandes come petites, n. XVII: S. XVII.

Cabres de sirop hobrage de tarascon, tant grandes come petites, n. XIII: S. XIII...» (AD84 Etude Martin, Etendu de Jean de Gareto, 1492, f. 286-292, 27 juin 1492). La question est ici très ouverte, car l'on sait que dès la fin du XIV^e siècle il y eut semble-t-il à Tarascon un atelier chargé de la confection des pichets de taverne en faïence portant le sceau de la cour pontificale, destinés aux débits de boisson d'Avignon, mais en l'absence de preuves archéologiques, il pourrait aussi bien s'agir de pots en terre vernissée de qualité.

Le cas de Beaucaire est très semblable. En 1492, toujours, «Pos de Beaucaire per tenir conserves, n. VII: S. VII; Item plus pos per tenir unguens de Beucayre, n. X: S. VII», sont bien distingués des poteries de Tarascon.

Deux autres inventaires de Tarascon, cette fois, en 1527 et 1529, font état à leur tout de «Pots de Beaucaire...» et fournissent d'étonnantes précisions de couleur dans le deuxième cas «Plus cabretos verdos ho roges de Beucayre bones et numero seze...XVI» (AD13 395 E 279, f. 15 v., Inventaire de l'apothicairerie de Jean Tardieu, 24 novembre-4 décembre 1529). Le qualificatif rouge, fait penser plutôt à des terres vernissées en brun rouge, attendu que le vrai rouge de faïence n'existe pas alors. Aucune hypothèse ne peut néanmoins être écartée.

Un autre témoignage de ces fabrications régionales, qui s'inscrivent peut-être dans une ambiance italo-ligure, nous est apporté par les dernières découvertes d'atelier dans la ville de Fréjus, datés de la première moitié du XVI^e s. (fig. 12), ou dans un dépotoir de Cabrières en Languedoc, de la même période et toujours en pâte calcaire (LEENHARDT 1995, fig. 127). Il s'agit là encore de petits albarelli/pilluliers, sans revêtement comme cela était somme toute assez courant si l'on se réfère à l'ensemble des archives du sol (fig. 13).

La place de l'Italie dans les importations reste perceptible au siècle suivant. La fouille d'une chapelle de Boulbon a donné une belle hydrie Ligure à «calligraphie naturaliste» et l'on ne doit pas négliger non plus les piluliers en terre vernissée trouvés dans le port de Calvi, qui s'apparentent à ceux de l'épave de Varazze (AMOURIC, RICHEL, VALLAURI 1999, p. 89, fig. 191, p. 91, fig. 200). Les sources écrites font également mention de pots de Ligurie, comme chez Joseph Mille, à Aix en 1638 qui possédait «12 potz tere de Savonne a 2 s. piece...1L. 4 s» (AD13 AIX 303 E 361, non folioté (fin du registre), 12 juillet 1638).

Pour être complet sur ces arrivages exogènes, il convient enfin de relever une unique référence à une possible pièce venue du monde ottoman, relevée dans le premier inventaire de feu Joseph Mille, dans sa boutique d'Aix en 1637, dénommée «eiguere teter de Constantinople vuide...» (AD13 AIX 303 E 360, f. 674 v., 1^{er} juillet 1637).

La grande nouveauté du XVI^e siècle finissant et du début XVII^e siècle commençant se situe à Montpellier. Dès les années 1570, le potier Pierre Estève, originaire de Pézenas où il a d'abord œuvré s'installe ensuite rue des Carmes à Montpellier, où il s'est fait une spécialité de la faïence polychrome de goût italien et en particulier des vases d'apothicairerie.

En 1571: «... maistre Pierre Estève, potier de terre de Montpellier a vendu et par ces présentes vend à sire Claude Boet, marchand apothicquaire de Montpellier, présent et acceptant, la quantité de vingt deux douzaines de cabretes et pots grands et petits, pintes, pour servir audit art d'apothicquaire. Et ce pour et moiennant le prix et somme de trente soulz la douzaine des grandz., et les quatre douzaines des petitz pour une douzaine des grandz qui reviennent lesdites vingt deux douzaines à trente trois livres...» (AD 34, 2 E 95/1594 f. 68 v.).

En 1578, il donne à bail son atelier au potier Jean Favier de Ganges, et renonce à son activité ordinaire, se réservant cependant la possibilité de travailler pour la fourniture des apothicaires: «A la charge et condition que ledit Estève durant ledict temps ne pourra faire aulcung ouvrage commung de poterie sinon pour le service des apothicaires, sans le vouloir et consentement dudict Favères...» (AD 34, 2 E 56/56 f. 484 v.).

A sa suite, et toujours dans la mouvance des ateliers du Pila Saint-Gely, hors-les-murs, nous possédons d'autres attestations matérielles de telles fabrications, corroborées en outre par les sources écrites.

Nous ne reviendrons pas ici sur le rôle du potier/faïencier vénitien Francesco Boesina, dans le transfert de technologie qui fit accéder Pierre Favier, modeste potier de terre au statut de faïencier, après qu'il lui eut enseigné l'art des couleurs, ce sur quoi les textes nous renseignent assez complètement. Le fait que Montpellier ait compté une des plus anciennes et plus glorieuses facultés de médecine et de pharmacie d'Europe y est sans doute pour quelque chose.

Les commandes de «pots à canons», de «pots de conserves» et de «pilulliers» «chaque pot ayant son couvercle et son escripteau bleu» ou «noir», de «doutzaines potteries blanches» ou encore de «chevrettes» affluent dès les années 1630 (*figg.* 14 et 15) (LEENHARDT, VALLAURI, VAYSSETTES 2005; VALLAURI, VAYSSETTES 2005).

Le lot qu'il vend à Bernardin Durranc en 1632 est ainsi composé de «assavoir dix doutzaines poterie blanche semblable à celle du sieur Claude Sigallon aussy Me apothicaire de ladite ville que lesdites parties ont dict avoir bien vues. Lesdites dix doutzaines consistant en quatre doutzaines de pots à canons et deux doutzaines pots de conserves la moitié moindre que lesdits pots à canons, lesdites deux doutzaines conserves ne faisant qu'une doutzaine des aultres. Et finalement troys doutzaines pilulliers quy ne font aussy qu'une aultre doutzaine, le tout marchand et de recepte, chaque pot ayant son couerle et son escripteau bleu...» (AD 34, 2 E 57/131 f. 639). En 1633, il traite avec l'apothicaire Pierre Puech pour, à nouveau «doutze doutzaines potteries blanches de la forme et modelle quy a esté désigné audit Favières par ledit sieur Puech en présence et au veu du sieur Moyse Chaunel et Jean Brun, maistres apothicaires de ladite ville. Lesdites douze doutzaines bonnes, marchandes et de recepte, consistans en cinq doutzaines chevrettes, cinq doutzaines de pots à canon, deux doutzaines pots de conserves la moitié moindres que les pots à canon, lesdites deux doutzaines de conserve ne faizant qu'une doutzaine des aultres. Et finalement trois doutzaines pilulliers qui ne font aussy qu'une aultre doutzaine, chaque pot ayant son couvercle et son escripteau, l'escripteau noir...» (AD 34, 2 E 57/132 f. 98 v.).

Il est également fascinant de constater que Pierre Favier, dont le savoir en matière de peinture de majolique est somme toute récent, ne tarda pas à le commercialiser sous la forme d'apprentissage qu'il se fit rémunérer fort cher.

Ainsi prend-il comme élève Barthélémy Drujon de Meynes, en 1627: «pour luy aprendre et enseigner à fère les colleurs de maiolique pour vernir et peindre les potz des appoticaire, pour le temps et terme d'une année» (AD 34, 2 E 55/67 f. 221 v.) (THUILE 1943). La même année, le même maître s'accorde avec Mathieu Paris, lui-même compagnon potier de Nîmes, pour une année au cours de: «laquelle année, led[it] Favier a promis luy aprendre et enseigner toutes les couleurs qu'il scaict f[air]e pour garnir et paindre la poterye des appo[ticai]res et aussy à paindre à sa façon ladite poterye, s'asurant led[it] Favier que dans led[it] temps led[it] Paris aura aprins ce que dict est. Et à la fin de lad[ite] année icelluy Favier baillera par escript audict Paris toutes les couleurs servant à l'effect que dessus et telles qu'il scait f[air]e. Et ce moyennant la somme de cent livres que led[it] Paris sera tenu payer et bailler aud[it] Favier à la fin de lad[ite] année» (AD 34, 2 E 57/63, f. 325).

Favier n'est en outre pas le seul potier/faïencier de Montpellier engagé dans cette production, au cours de cette période. Le maître potier Daniel Ollivier y consacre une partie de son activité et semble de plus exporter ses œuvres relativement loin. En 1632, il «vend à Jean Pascal, maître apothicaire de Frontignan, à ce présent et stipulant et acceptant, scavoit trois douzaines chevrettes, trois douzaines pots à canon, deux douzaines conserves quy ne sont comptés que pour une, le tout avec leur couvercle, bien cuits, pains et collorés, tout de mesmes que sont ceux que ledit Ollivier a vandus au sieur Chamel, Me appoticaire de ceste ville, lesquels pots ledit Ollivier a promis et promet avoir faits et parfaits et iceulx dellivrés audit Pascal à la fin du mois d'avril prochain pour et moyennant le prix de septante deux livres...» (AD 34, 2 E 59/8 f. 61). Il diffuse aussi en Provence, puisque la même année il approvisionne une officine d'Aix. «Daniel Ollivier, Me potier de terre de Montpellier, vend à François Trouillar, apothicaire de la ville d'Aix-en-Provence, «la quantité de dix douzènes pos de pouterie à raison de dix livres la douzène faicts à goudron et en la forme d'icelle quy est à la boutique de Chaunel, Me appoticaire de ceste ville, scavoit quatre douzènes chevrettes, quatre douzènes pos à composition, deux douzènes pos à conserve, deux douzènes pos pilulier

que font en tout les susdits dix douzènes...» (Dans la marge: le 19 juillet 1632: quittance réciproque (AD 34, 2 E 56/305 f. 72).

Les fouilles des ateliers de cette zone, et en particulier celle de l'atelier Favier, illustrent, complètent et authentifient un répertoire dont il n'est pas permis de douter qu'il est du vrai Montpellier. Toutes les formes susdites sont représentées, avec leurs variantes de décors moulés d'anges, de feuilles d'acanthes ventées, de mascarons et de mufles léonins. Dans ce même quartier un dépotoir en grotte recélait également de beaux pots canons et une chevrette du milieu du XVII^e siècle, dont nous ignorons le nom du fabricant (VALLAURI, VAYSSETTES 2003, pp. 16-17).

Avec l'installation du potier Boissier, actif entre 1660 et 1690, le répertoire se maintient et s'augmente de pots aux écriteaux thériaque (*fig. 16*). Le décor *a compendiario*, bleu et jaune continue toutefois à dominer (*fig. 17*), mais la production se diversifie avec des anses moulées de chevrette en forme de torse, ainsi que de petits piluliers sur pied (*figg. 18 et 19*).

A côté du luxe bien réel de ces produits les textes nous signalent aussi des contenants de nature plus modestes, issus d'ateliers de simples potiers de terre, comme à Montpellier toujours, chez Gallibert artisan du faubourg Boutonnet, qui livre à l'hôpital Saint-Eloi «trois douzaines grandes cruches terre vernissées...pour l'apothicairerie» (AD 34 E1, délibérations, f. 132, THUILE 1943, p. 8).

Simultanément, à Marseille et à Moustiers paraissent s'être développées des fabrications non encore reconnues. L'inventaire de l'apothicairerie de Bernard Bathelier de l'Isle sur Sorgues, en 1631, identifie ainsi «trente six cabretes de 3L. poterie blanche de Moustiers a tenir huiles ou syrops...cinquante ung pots de 5L. mesme poterie a tenir opiates conserves ou unguents...six petits pots poterie de Marcellie...» (Médiathèque Ceccano, Avignon Ms 5486, Isle sur Sorgues 1631). La première de ces mentions est sybilline, tant il est vrai qu'aucun vase de pharmacie attribuable à Moustiers ne date de cette époque, sachant par ailleurs que la faïence n'y est adoptée qu'au milieu du XVII^e siècle seulement!

Ce que nous connaissons de vases de pharmacie relevant peut-être des ateliers de la cité phocéenne est, de la même façon, beaucoup plus récent. Il s'agit alors – vers la fin du XVII^e siècle – de vases de montre, aux anses serpentes torsadées, dont les décors s'apparentent parfois à ceux de Montpellier, ou s'en détachent, lorsqu'ils se couvrent de magnifiques lambrequins d'un bleu dense sur un émail onctueux et éclatant qui n'est pas sans rappeler Rouen. Deux pièces signées de Pierre Clérissy appartiennent à la pharmacie de l'hôpital Saint-Jacques d'Aix-en-Provence et portent pour l'une (une chevrette à anse moulée d'un mufle léonin) une inscription sur le piédouche «monsteriis opera. P. Clérissy, Aquensis hospitale Sancti Jacobi pharmacopolio 1687» et pour l'autre (un pot canon) la même signature et mention de son origine, pour une date très voisine (*fig. 20*).

Est-ce le même Clérissy ou d'autres par la suite, qui décorèrent certains vases dont l'origine: Saint-Jean-du-Désert ou Montpellier fait débat à juste titre? (*figg. 21 et 22*).

En revanche, la qualité de l'émail et du décor en bleu intense permettent de donner avec certitude aux ateliers de Moustiers de splendides vases de montre (*fig. 23*) de belles séries de chevrettes, pots canons et piluliers dont une partie provenant de La Maison de la Miséricorde d'Aix-en-Provence, conservés dans les collections du Musée Arbaud et du Musée du Vieil Aix (*fig. 24*). Aucune signature, cependant, si ce n'est quelques signes ou initiales, ne correspondent à l'un ou l'autre des peintres connus pour les années 1715-1730 auxquels appartiennent ces ouvrages soignés venant assurément d'un même atelier. Les imitations de décors entre les productions de Marseille, Montpellier et Moustiers traduisent à l'évidence une émulation et une rivalité des grands centres faïenciers de l'époque que seules des analyses d'argile pourraient démêler. Dans quelques cas toutefois, les sources écrites précisent une origine. C'est ainsi que les pots canons et cruches à anse de l'apothicairerie de Tarascon, aux décors de fruits et têtes

d'ange auréolé sont l'œuvre du généreux Jacques Ollivier, propriétaire de la fabrique de faïence de Montpellier au début du XVIIIe s. (figg. 25 et 26). Le même style se retrouve dans une série de pots contemporains de l'Hôpital de la Miséricorde de Montpellier (figg. 27 et 28).

Il est néanmoins évident que la complexité du sujet à toutes les époques nous réserve encore bien des surprises. Les grands centres producteurs ont poursuivi dans le XVIIIe et loin au-delà des fabrications dont le décor plus rustique disparaît pratiquement dans les premières décennies du XIXe siècle. Le blanc, dont la proportion n'a jamais été établie devient apparemment plus fréquent au début de l'époque contemporaine.

En outre, de nombreux centres mineurs ont proposé des pièces à l'ornementation réduite.

Le cas d'Apt en est une illustration pertinente, avec ses pots en «faïence fine» perpétuant encore vers 1850 une tradition du siècle des Lumières (fig. 29), mais il n'est pas douteux qu'il y en eut d'autres, tout aussi pérennes. Citons enfin pour mémoire la place prépondérante prise progressivement au XIXe siècle par les vases de porcelaine de Paris ou d'ailleurs, dont l'apothicairerie de Tarascon, encore, donne une bonne illustration.

Ainsi, de petits ateliers isolés et des centres secondaires, qu'il s'agisse de fabrication de majolique ou de faïence, mais aussi de terres vernissées ont certainement confectionnés à l'occasion pour une pharmacie ou une autre des vases qui ont aujourd'hui perdu l'essentiel de leur dimension historique en devenant simple objet d'échange sur le marché des antiquités.

Que faut-il penser, par exemple de ces «duas posseylanas terre ad tenendum tiriacam et cirupem de agresta», signalées à Aix en 1466? A quoi pouvait bien ressembler les ouvrages d'apothicairerie que fabriquait Antoine Catani, potier à Aubagne dans les années 1530, qualifiées d'«obrage blanc»?

L'enquête, difficile, dont la plus grande part reste à faire n'en sera que plus passionnante, laquelle, pour avoir une chance d'aboutir devra mobiliser les ressources de l'étude céramologique, de la fouille archéologique et les techniques les plus fines de l'archéométrie, qu'il s'agisse de datations – et de démêler le vrai du faux – ou d'attributions par analyses pétrographiques et géochimiques.

BIBLIOGRAPHIE

- AMOURIC H., DEMIANS D'ARCHIMBAUD G., VALLAURI L., 1995, *De Marseille au Languedoc et au Comtat Venaissin: les chemins du vert et du brun*, en *Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, Xe-XVe siècle*, catalogue d'exposition, Marseille, pp. 185-233.
- AMOURIC H., RICHEL F., VALLAURI L., 1999, *Vingt mille pots sous les mers. Le commerce de la céramique en Provence et Languedoc du Xe au XIXe siècle*, Catalogue d'exposition, Musée d'Istres, Aix-en-Provence.
- DESUELLE M., 1988, *Trésors de l'apothicairerie de Carpentras*, L'Estampille, 216, pp. 36-45.
- JENKINS-MADINA M., 2006, *Raqqa revisited, Ceramics of Ayyubid Syria*, The Metropolitan Museum of Art, New York, New Haven and London.
- De l'Orient à la table 1995 = De l'Orient à la table du pape, l'importation des céramiques dans la région d'Avignon au Moyen Âge tardif (XIV-XVIe siècle)*, Documents d'archéologie vauclusienne, 5.
- LEENHARDT M., 1999, *Un puits: reflet de la vie quotidienne à Montpellier au XIIIe s.*, avec les contributions de M. Leguilloux, L. Vallauri, J.-L. Vayssettes, S. Y. Waksman, «Archéologie du midi médiéval», XVII, 1999, pp. 109-186.
- LEENHARDT M. (dir.), 1995, *Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles*, catalogue d'exposition, Musée archéologique, Nîmes.
- LEENHARDT M., VALLAURI L., VAYSETTES J.-L., 2005, *Les productions des ateliers de potiers-faïenciers installés au Pyla-Saint-Gély*, in A. SPELLER (dir.), *Une nouvelle fenêtre sur le Faubourg du Pyla Saint-Gély, un atelier de potier-faïencier dans la deuxième moitié du XVIIe siècle à Montpellier (Hérault)*, DFS, INRAP, Nîmes, pp. 111-191.

- Le Vert et le Brun* 1995 = *Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, Xe-XVe siècle*, catalogue d'exposition, (Marseille 1995), Avignone 1995.
- ROSE-ALBRECHT J. (dir.), 2002, *Le calife, le prince et le potier. Les faïences à reflets métalliques*, catalogue d'exposition (Lyon, Musée des Beaux-Arts 2 mars-22 mai 2002), Paris.
- SARCOS O., MULLOT H., 1912, *Inventaire d'une pharmacie de Carcassonne, à la fin du XVIe siècle. Mémoires de la société des arts et sciences de Carcassonne*, 2^e série, tome VII, Carcassonne, pp. 87-88.
- SOUSTIEL J., 1985, *La céramique islamique*, Paris.
- THIRIOT J., 1991, *Céramiques fines islamiques du Midi de la France au bas Moyen Âge*, in *A ceràmica medieval do Mediterraneo occidental, Actes du colloque AIECM2 (Lisbonne 1987)*, Mertola, pp. 285-303.
- THUILE J., 1943, *Faïences anciennes à Montpellier du XVIe au XVIIIe siècle, ses rapports avec la faïence nîmoise des XVIe et XVIIe siècles*, Paris.
- VALLAURI L., 2006, *Les productions des ateliers de potiers de Fréjus, caractérisation et quantification; Les céramiques du puits 68*, en M. PASQUALINI, J.-M. MICHEL (dir.), *Espace Mangin et Place Clémenceau à Fréjus (Var)*, DFS, Ville de Fréjus, Direction de la culture, Service du patrimoine, INRAP, Nîmes, pp. 160-166 et pp. 290-306.
- VALLAURI L., GUIONOVA G., 2008, *Les productions de l'atelier de la Porte de la Blanquerie: étude quantitative, typologique et chronologique*, en O. GINOUEZ (dir.) *La fouille du Collège Clémence-Royer à Montpellier (Hérault)*, Rapport Final d'Opération, INRAP, Nîmes, pp. 107-164.
- VALLAURI L., LEENHARDT M., 1997, *Les productions de l'atelier*, en H. MARCHESI, J. THIRIOT, L. VALLAURI (dir.), *Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe siècle et le quartier Sainte-Barbe (Ve-XVIIe siècles)*, Documents d'Archéologie Française n. 65, Paris, pp. 165-332.
- VALLAURI L., VAYSETTES J.-L., 2005, *Les faïences montpelliéraines du XVIIe siècle: l'archéologie, l'érudition, les collections, les archives*, «Albisola», XXXVI, pp. 7-19.



fig. 1 – La Tour d’Aigues, cave du château, remblais XIV-XVe s. albarello peint en bleu sous glaçure alcaline, pâte siliceuse, Syrie-Egypte.



fig. 3 – Avignon, albarello peint en vert et brun sur émail, et glaçure jaune à l’intérieur. Uzège, début du XIVe s.

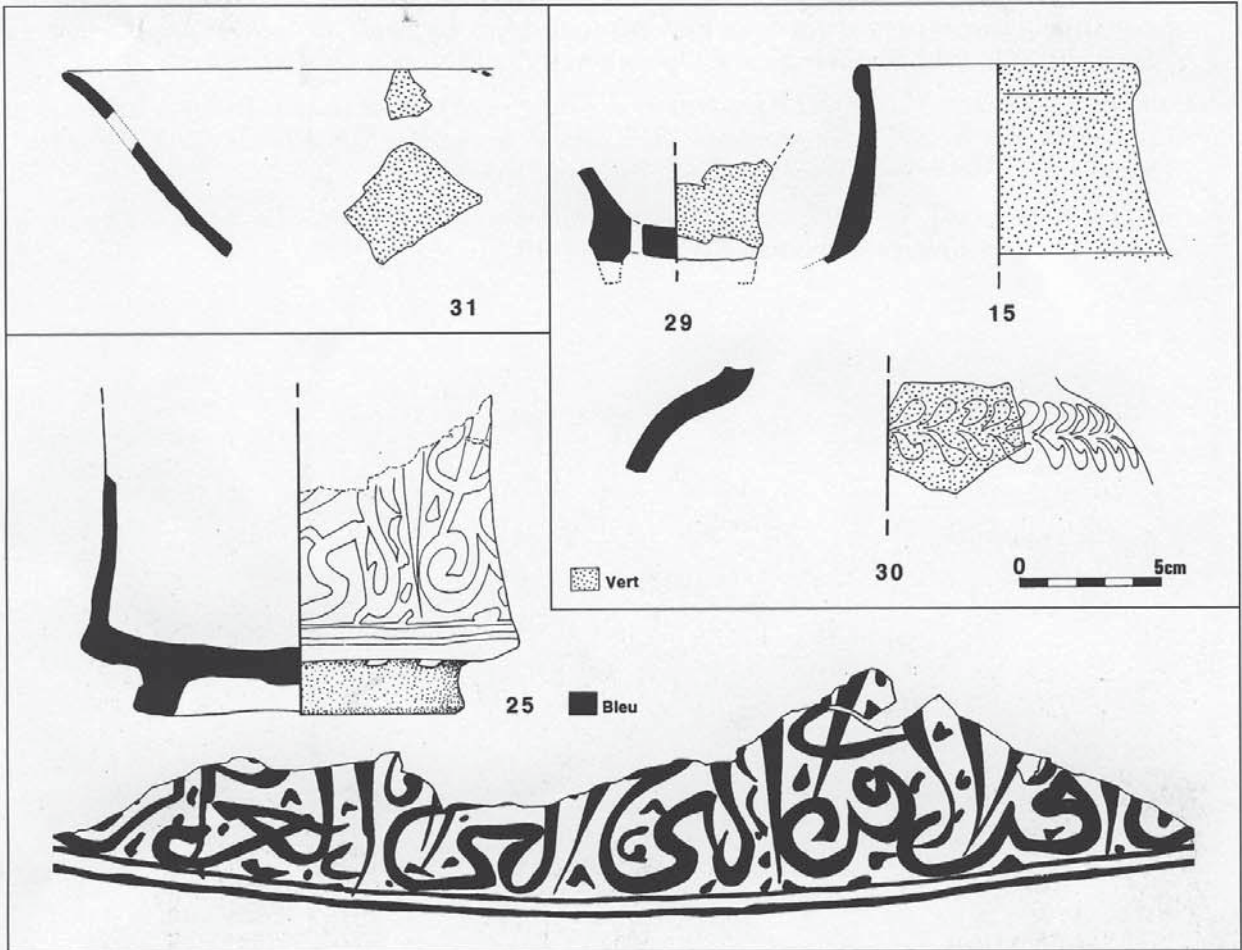


fig. 2 – Avignon, albarelli et coupe en pâte argileuse couvertes de glaçure vert céladon; albarello peint en bleu sous glaçure alcaline, pâte siliceuse, Syrie-Egypte, XIVe-XVe s.



figg. 4-7 – 4. Avignon, albarello peint en vert et brun sur émail. Atelier d'Avignon fin XIVe s.; 5. Pharmacie de Carpentras, albarello à décor moulé sous glaçure bleue. Barcelone, XVe s.; 6. Pharmacie de Pont-Saint-Esprit, albarello peint en bleu et lustre sur émail. Valence, XVe s.; 7. Château de Roquevaire, albarello peint en bleu sur bleu, Ligurie, XVIe s.



figg. 8-9 – 8. Pharmacie de Lodève, albarello à décor polychrome, atelier de Montpellier, XVIe s.; 9. Pharmacie de Carpentras, albarelli à décor polychrome, atelier de Nîmes?, XVIe s.



figg. 10-12 – 10. Pharmacie de Carpentras, albarelli à décor polychrome, atelier de Lyon?, XVIe s.; 11. Atelier de Montpellier, Porte de la Blanquerie, albarello sous émail turquoise et glaçure jaune à l'intérieur, XVe s.: 12. Atelier de Fréjus, albarello sans revêtement, XVIe s.



figg. 13-16 – 13. Uzès, albarelli sans revêtement, atelier de Saint-Quentin-la-Poterie, XVIe s.; 14-15. Atelier Favier de Montpellier, albarelli polychromes et biscuits, 1620-1652; 16. Atelier Boissier de Montpellier, albarello avec écriteau peint en brun, 1660-1690.



figg. 17-19 – 17. Atelier Boissier de Montpellier, albarello à décor bleu et jaune, 1660-1690; 18-19. Atelier Boissier de Montpellier, biscuit de pots canons et albarelli, 1660-1690.



fig. 20 – Hôpital d'Aix-en-Provence, pot canon de Moustiers, peint en bleu et brun, signé P. Clérissy et daté 1687.



figg. 21-22 – Collection privée et pharmacie de Tarascon, vases de montre de Montpellier ou de Marseille peints en bleu et brun, fin XVIIe-début XVIIIe s.



figg. 23-24 – Vase de montre et chevrettes de Moustiers, à décor bleu et brun, 1715-1730, Musée Arbaud et Musée du Vieil Aix.

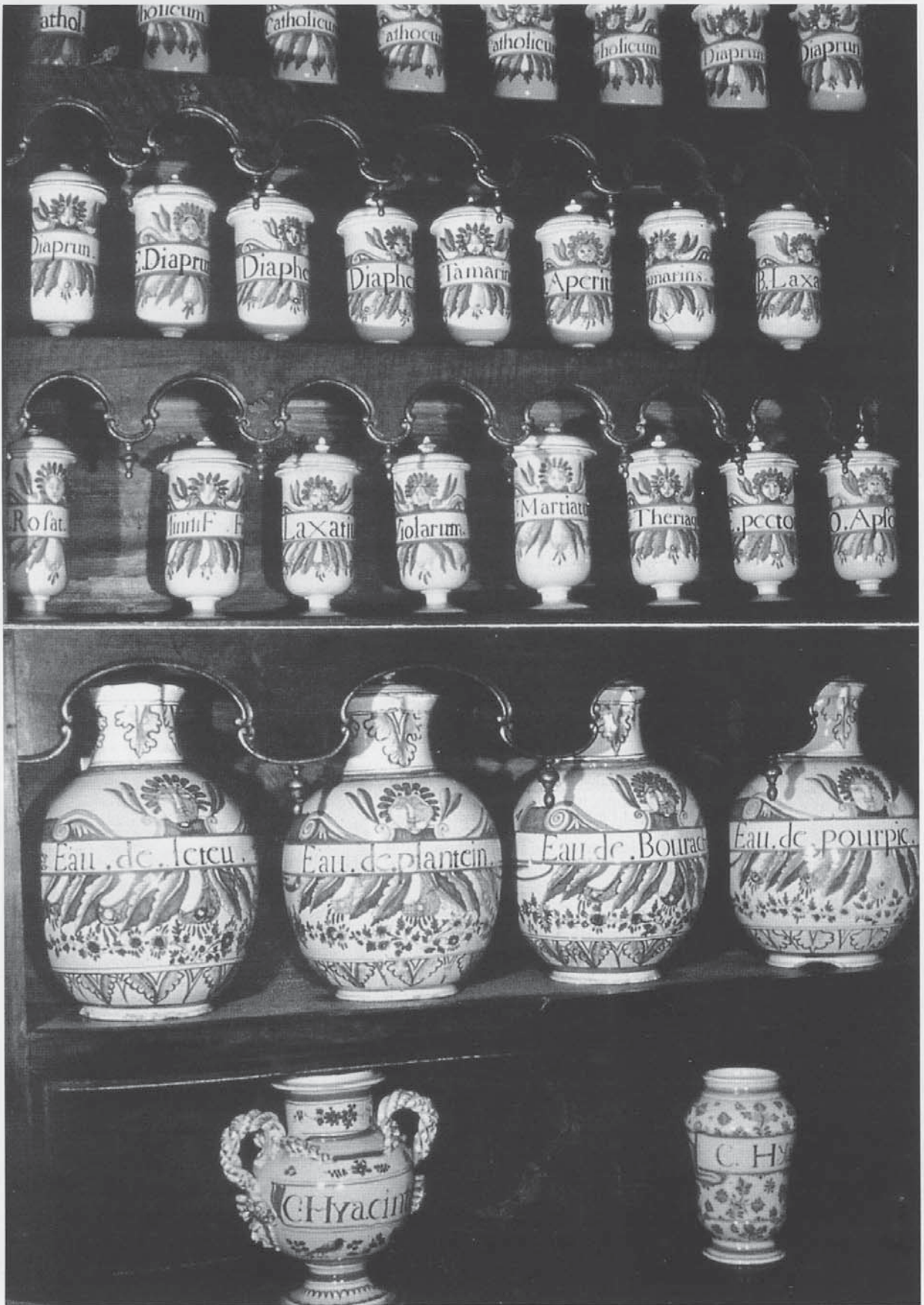
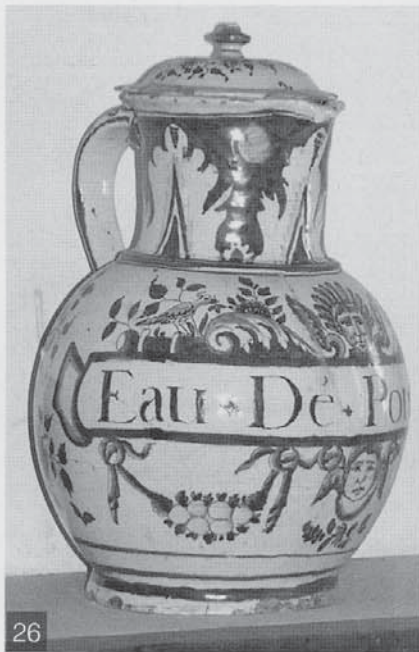


fig. 25 – Apothicairerie de Tarascon, pots canons et cruches peints en bleu et brun, atelier de Jacques Ollivier à Montpellier, début du XVIIIe s.



figg. 26-28 – Hôpital de la Miséricorde, Montpellier, cruche et pots canons peints en bleu, brun et jaune, début du XVIIIe s.



fig. 29 – Hôpital Saint-Anne d'Apt, pots canons en faïence fine, atelier de la Veuve Arnoux, Apt, 1850.